

# CATAPULTE

Un  
Deux  
Trois  
Quatre  
Cinq  
Six  
Sept  
Huit  
Neuf  
Dix  
Onze  
Douze  
Treize  
Quatorze  
Quinze  
Seize  
Dix-sept  
Dix-huit  
Dix-neuf  
Vingt  
Vingt et une  
Vingt-deux  
Vingt-trois  
Vingt-quatre  
Vingt-cinq  
Vingt-six  
Vingt-sept  
Vingt-huit  
Vingt-neuf  
Trente  
Trente et une  
Trente-deux  
Trente-trois  
Trente-quatre  
Trente-cinq  
Trente-six  
Trente-sept  
Trente-huit  
Trente-neuf  
Haletantes  
Marches  
Qui descendent.

Retour en arrière

CATAPULTE

CATA comme en grec

STROPHE

Six degrés plus bas pour remonter le cours des idées.

Quatre trous ronds

Quatre fois trois cent soixante degrés de vide à chaque degré

Deux boulons NEDUR 8 point 8

Nez dur...

Ca commence à se préciser

Dire neuf avant de dire huit

Le sofa - Pause.

PU

Comme puma, puni, purée, purin, putré...

Ça va trop loin.

PU comme « pue » nez dur sur le sofa

Dix-sept

Seize

Quinze. J'avais quinze ans mais ça ne dit pas d'où je viens

Treize : très embêtée de ne compter que des trous et des nez durs sur le sofa.

Blanc.

PULTE

Ou

En latin poli

« Bonjour, vous sucez ? Je veux dire..., êtes-vous polyglotte ... ?... Sophie ?

Je remonte :

Quatorze

Quinze

Seize

Dix sexes sur la pointe des pieds

Policée – sonne comme *Polis* avant la

CATA

POLA

- ci-vi-li-sa-ti-on-

Chute au douzième degré

Le premier trou montre « Centres culturels d'Europe »

Le deuxième trou « Fondations »

Le troisième trou « Divers textes plus biographies »

Je reviens au sofa.

A Sophie.

Tout part de là

Même le point sur le i du

Treize

Douze

Très douce fut Sophie

Sur le Sofa

Fallut-il qu'il fût là ?

Onze

Dix

Neuf

Reproduction cyclique du dix et du neuf

PUL

Dans poule il y a œuf

Avant huit

ITE

Fin de lit au féminin plus a comme Eva donne « alité » plus a devant i  
Donne « allaité » c'est encore une histoire de ah ! et de ih !  
Je laisse le sofa

Je descends pour remonter plus haut  
Sept et six à l'endroit

L'œil visionnaire du trou vide montre  
Zukunft des Konsums, Le pays intérieur,  
Anorexia.  
Irai-je plus bas ?

Cinq-quatre-trois : Sophie es-tu là ?

C'est mieux en haut

Dix neuf valent mieux que quatre

Quatre c'est petit, c'est deux et deux  
comme le Deuil de la philologie, la Révolution  
nationale, la Révolution nationale, Le Deuil de la  
philologie et le Roman de la catastrophe

CATAPULTE

Comme un refrain sans strophe je ne remonterai pas

LTE

Finale de

PULTE

Dans

CATA

C'est la Lutte finale à

Deux - D. E. U. eX machina-

Le colimaçon n'est presque plus

Je m'accroche au deuxième degré

Le front collé au deuxième trou

Je cerne une pomme

De pin. Celle de l'ordre neuf conçu sur le sofa du dix-neuf

Nostalgie

En latin « nos » nominatif c'est « nous » comme première personne du deux

Dans pomme il y a « homme » et dans pin il y a « un » pour éviter le féminin.

Article masculin moins le « mas » et le « in ».

« fém » plus « in » plus « in » donnent féminin comme deux et deux font

UN

Nez dur-Sophie-Sofa

CATAPULTE

Un

Pas

Vers

« Un » plus « in » plus « vers »

Ou

Vert

A proximité de la porte vitrée

Un bout de verre

Dans et vers

D'où

Je viens.

*Nadine Sauterel*



## DIALOGUE ENTRE UN HOMME ET UNE FEMME

- M. Vous avez perdu le sens, Mathilde !
- Ma. En réalité, c'est vous qui avez perdu le sens, Möbius.
- M. Pertinent.
- Ma. Pertinent ?
- M. Votre hypothèse se vérifie.
- Ma. Ce n'est pas une hypothèse ! C'est la réalité ! C'est vous, Möbius, qui êtes venu jusqu'ici. Dois-je vous le rappeler ?
- M. Vous venez de le faire.
- Ma. Faire quoi ?
- M. Me rappeler que j'ai parcouru plus de cent trente trois kilomètres.
- Ma. Cent trente-trois kilomètres et deux cent cinquante-six mètres exactement.
- M. Revenons à mon affaire.
- Ma. *Notre* affaire, Möbius.
- M. Mathilde, je vais rester calme...
- Ma. Vous me semblez plutôt énervé.
- M. Mathilde, je vais vous...
- Ma. Vous n'y pensez pas. C'est moi qui les ai !
- M. Je le savais ! Mathilde, rendez-les moi !
- Ma. Hors de question, Möbius.
- M. Mathilde, rendez-moi mes lunettes ou sinon...
- Ma. Sinon ? Vous êtes insensé mon cher Möbius !
- M. Hâtez-vous.
- Ma. Je ne suis plus toute jeune.
- M. Mathilde..., ma ...
- Ma. Cessez immédiatement, Möbius.
- M. Ma chère Mathilde...
- Ma. Je ne vous entends pas.
- M. Pourtant vous m'écoutez, Mathilde.
- Ma. Il suffit ! Taisez-vous, Möbius !

M. Je ne vous l'avais jamais dit, Mathilde... J'ai souvent rêvé de vous retrouver depuis ce fameux jour...

Ma. ... De *les* retrouver !

M. Mathilde !

Ma. Impertinent.

M. Rendez-les moi.

Ma. Pourquoi tenez-vous tant à les récupérer ? Qu'ont-elles de si important ?

M. Vous n'êtes pas sans l'ignorer. Hâtez-vous !

Ma. J'en ai besoin !

M. Mais ce ne sont pas les vôtres, Mathilde !

Ma. Bien sûr que j'en ai besoin. Croyez-vous que je les aurais gardées durant tout ce temps ?

M. Mathilde..., je vous préviens...

Ma. Des menaces ?

M. Mathilde, vous ne méritez pas que je vous parle.

Ma. Je n'ai jamais espéré votre visite, Möbius. A dire vrai, j'aurais préféré ne jamais vous avoir rencontré ; vous et vos...

M. Taisez-vous !

Ma. ...lunettes

M. Vous délirez !

Ma. Scélérat. Sous couvert de vouloir mon bien, vous n'aviez en fait songé qu'à une seule et unique chose...

M. Je vous aimais bien.

Ma. A une seule et unique chose ! Möbius ! Vous m'entendez ? A une seule chose !

M. Je vous en prie...

Ma. A une seule chose, très cher Möbius. Et vous savez de quoi je parle..., n'est-ce pas ?

M. Je ne vois pas où vous voulez en venir. Rendez-les moi, que nous en finissions.

Ma. C'est le mot.

M. Finir ? Vous voyez !

Ma. Je n'ai guère eu besoin d'attendre ce fameux jour pour deviner votre perverse nature.

M. Pervers ! Moi ?

Ma. Que dissimule votre chapeau ?

M. Mon chapeau ? Qu'insinuez-vous ?

Ma. Que dissimule votre couvre-chef ? Me prenez-vous pour une idiote ?

M. Pour une folle ! Mathilde ! Il ne cache absolument rien ; je n'ai rien à cacher ; vous vous égarez ! Vous êtes égarée, dérangée, déséquilibrée, aliénée, furieuse, enragée, paranoïaque, stupide et obsédée...

Ma. Obsédée. Vous l'avez dit, pauvre fou. Möbius ! Ne vous détournez pas. Ôtez votre couvre-chef.

M. Il n'est plus sur ma tête.

Ma. Il couvre pourtant le chef de votre corps.

M. Comment osez-vous ?

Ma. Misérable ! Vos activités, sous le manteau, n'ont été que les causes incidentes d'autres activités, sous le chapeau !

M. Mathilde ! Je vous interdis...

Ma. De réduire notre histoire à votre sexe ? Fort bien pourvu, d'ailleurs.

M. Ca alors ! Comment savez-vous que... ; vous m'avez espionné ; vous vous êtes rincé l'œil, vous... Je vais appeler à l'aide !

Ma. Vous êtes en un monde où vos pouvoirs n'ont aucune prise. Möbius.

M. Vous vous êtes jouée de moi. Je commence à comprendre. Vous êtes une garce. Mais regardez-vous, vieille peau décrépite ! Coing ratatiné !

Ma. Vous allez-y goûter.

M. Je suis fait.

Ma. Comme un rat.

M. Mathilde, je vous propose un échange : Vous me les rendez et j'ôte mon chapeau.

Ma. Vous mentez.

M. Comment ?

Ma. Votre sourcil.

M. Mais vous ne me voyez pas !

Ma. C'est pourquoi j'en ai besoin.

M. Pour me voir ? Vous n'avez qu'à vous retourner. Rendez-les moi..., Mathilde, douce Mathilde...

Ma. Je connais la chanson.

M. Tendre Mathilde, comme la fleur des blés..., comme le rayon de soleil de la fin du jour, belle hirondelle ...Rendez-les moi, Mathilde, je vous en prie. Soyez gentille !

Ma. Mon pauvre ami !

M. Parfum d'ambre et de vanille, rose des prés, songe d'une nuit d'été...

Ma. Vous plaisantez.

M. Elégance, grâce et charmes fatals...

Ma. Vous brûlez.

M. J'ai chaud, Mathilde, quelque ardeur s'est emparée de mon cœur.

Ma. Plus pour longtemps.

M. Rendez-les moi.

Ma. Vous soliloquez. A quoi vous serviront-elles ?

M. Mathilde, nous n'avons que trop parlé.

Ma. En effet, vous avez parlé à perdre haleine.

M. Ma proposition tient toujours...

Ma. Elle est inscrite pour l'éternité.

M. Mathilde, êtes-vous sourde ? A quelle fin ignorez-vous ma présence, ma requête ?  
Etes-vous donc insensible, Mathilde ?

Ma. Anophtalme. Möbius.

M. Ano... ?

Ma. Vous avez touché le fond. Möbius.

M. Bête puante, vache aveugle ! Rendez-les moi, vous n'en avez pas besoin.

Ma. Et vous, vous n'en aurez plus besoin.

M. Qu'insinuez-vous ?

Ma. Vous parlez en vain.

M. Trompé ! Vieille sénile malfaisante ! Je vais te montrer !

Ma. Vous me tutoyez ?

M. Je vais te tuer.

Ma. L'heure a sonné.

M. Tu ne vas pas t'en sortir indemne ; je vais serrer ton petit cou bien gras jusqu'à ce que  
tes horribles yeux globuleux soient révoltés.

Ma. Vous ne voulez pas comprendre.

M. Je ferai encore craquer ta nuque et transpercerai ton goitre de crapaud gluant.

Ma. Trêves de familiarités.

M. Je prendrai ton scalpe et l'offrirai aux vers !

Ma. Vous l'ôtez, votre chapeau ?

M. Je vais te crever tes sales yeux de malvoyante.

Ma. C'est à vous que vous parlez.

M. Je déchiquetterai ton corps, ouvrirai ton gros ventre et lui ferai vomir ses tripes et sa  
bile.

Ma. Pauvre Möbius. Pourquoi vous acharnez-vous ?  
M. Je..., je...  
Ma. Ôtez-le, votre temps est compté.  
M. Plutôt mourir que d'assouvir les pulsions d'une vieille truie lubrique !  
Ma. Vous ne croyez pas si bien dire.  
M. J'aurais dû m'en douter.  
Ma. De quoi ? Möbius, est-ce que vous sentez cette odeur ?  
M. L'urine ? Ca pue la pisse de vieille incontinente.  
Ma. Non, Möbius. Ce n'est pas de l'urine.  
M. Ca sent comme dans l'armoire de ma grand-mère.  
Ma. Oui, Möbius.  
M. Ca sent le camphre. Elle n'est plus de ce monde.  
Ma. Oui, Möbius.  
M. Ca sent la grand-mère.  
Ma. Vous y êtes presque.  
M. Rendez-moi mes lunettes !  
Ma. Tenez, Möbius, puisque vous y tenez.  
M. Oh !  
Ma. Vous voyez ?  
M. Traîtresse !  
Ma. Souhaitez-vous les garder ?  
M. Je préférerais sauver ma peau !  
Ma. Tel est pris qui croyait prendre.  
M. Mathilde !  
Ma. C'est ainsi, Möbius, quand on badine avec la mort.

*Nadine Sauterel*



## NOEL 2007

Le 24 décembre 2007, nous sommes allés chez Alexandra. J'étais expressément rentrée de Pologne pour l'occasion. Un Noël chez Alexandra, ça ne se ratait pas ! Ma mère, aussi stressée que d'habitude, avait depuis longtemps déjà dégelé toutes les vitres et les rétroviseurs de la nouvelle *Peugeot 306* blanche d'occasion et nous attendait dehors, mon père et moi. Elle nous faisait des signes depuis en bas et nous la regardions depuis le balcon. Alors nous sommes vite descendus pour éviter qu'elle s'énerve : nous devons encore prendre mon frère en passant. Ceci, en plus des dangers de la route, participait pour beaucoup à l'humeur de ma mère ; à l'époque, il décommandait toujours à la dernière minute ou ne venait tout simplement pas. Il était pourtant là, devant la porte d'entrée, en doudoune rouge, bravant le froid. Je distinguais avec peine, à travers la vitre du véhicule embué, trois de ses six chats, regarder, prostrés derrière la fenêtre de la cuisine, leur père nourricier monter à l'avant. Il habitait au rez-de-chaussée. J'ai cru, pendant un instant, que c'était Pium Pium, Poil au cul et Pistou. Mais Pistou avait succombé à ses blessures quelques mois auparavant, suite à un accident survenu à l'endroit même où nous étions garés. J'avais oublié. Ma mère a démarré et nous nous sommes rendus chez Alexandra. Ma mère était contente parce que, pour une fois, elle ne devait pas aller chercher son père, mon grand-père Robert ; c'était Alexandra qui l'avait pris en passant avant de retourner chez elle pour préparer la table.

Alexandra avait trois enfants : deux filles, un garçon et un mari qu'elle aimait tendrement. Ceci, en plus de la bonne entente avec Bernadette et Marcel, ses beaux parents, participait pour beaucoup à l'atmosphère sereine des fêtes Noël que nous passions chez elle. Ce que j'appréciais, par-dessus tout, c'était les apéritifs. Et comme il fallait s'y attendre, ce 24 décembre 2007, il y avait des huîtres et des petits sticks salés en forme de poisson, d'escargot ou de bretzel. Les enfants n'aimaient pas les huîtres. Mon frère n'aimait pas les huîtres ni le vin. Tant mieux, il y en a eu plus pour moi. Les enfants aimaient beaucoup les apéritifs et se gavaient de petits sticks salés jusqu'à plus faim. Tant pis, il y a eu plus de riz pour moi. Mon frère aimait la viande et mon père adorait les sauces. Mon père trempait ses morceaux de cheval dans la sauce après les avoir trempés dans le bouillon ; ma mère regardait mon père ; les enfants regardaient la télé ; Alexandra regardait la minuterie du four à micro-ondes et moi je regardais dehors. Bernadette et Marcel, ses beaux parents, sont passés pour le dessert. Les

enfants ont pris place sous le sapin bleu et vert mais n'ont pas voulu chanter. Ils ont quand même reçu leurs cadeaux. Je me rappelle une photo de moi et de mon frère sous le sapin, quand nous étions petits. J'avais les yeux grand ouverts et je chantais *Stille Nacht* à tue tête, affublée d'un pyjama éponge rouge, blanc et orange sur lequel il y avait un clown, cadeau de feu ma grand-mère, pour le Noël précédent. Elle ignorait que j'avais peur des clowns. Mon frère détestait s'exposer aux regards mais il recevait quand même son paquet parce qu'il avait été acheté. Les enfants d'Alexandra étaient surexcités au milieu de la profusion de paquets et d'emballages. Ils hurlaient, couraient dans tous les sens, du couloir à la cuisine, de la cuisine au salon, ils voulaient tout ouvrir en même temps, jouer à tout en même temps : à la console *nintendo*, à la maison de poupée, aux *playmobils*, aux *legos*, aux *poly pocket*, à se maquiller, à la poste, à dessiner des mandalas, à fabriquer des mosaïques, aux *rollers*, au football, à regarder *Pirate des Caraïbes* et à la batterie ; ce qui fit perdre patience à mon grand-père Robert, qui ne l'a pas montré. Mon grand-père Robert a reçu une bouteille de vin et une boîte de chocolats, ma mère, des linges de cuisine et une bougie *party light*, mon père, du massepain et des pralinés de chez *Lindt*, mon frère et moi n'avons rien reçu. Mais le dessert, un vacherin glacé pistache-mandarine fait maison, était très bon. Mon frère et moi en avons pris trois part chacun. Après, les enfants ont emporté leurs jouets au lit ; Bernadette et Marcel sont retournés chez eux ; mon grand-père Robert s'est endormi sur le canapé ; mon père a bu un dernier digestif avec le mari d'Alexandra et nous a offert de choisir un petit praliné de sa boîte, à mon frère et moi. Ma mère était dehors, elle dégelait les vitres et les rétroviseurs de la *Peugeot 306* blanche d'occasion. Elle fumait une *Brunette double*. Alors mon frère et moi avons décidé de la rejoindre pour qu'elle nous donne une *Brunette double*. Nous avons fumé une *Brunette double* à côté de la voiture puis nous sommes allés chercher mon père et réveiller mon grand-père Robert. Nous avons remercié Alexandra pour son délicieux repas et nous sommes tous montés dans la *Peugeot 306* blanche d'occasion, avec mon grand-père Robert parce qu'il devait rentrer chez lui. Ma mère n'avait bu qu'un verre de *Clairrette de Die* et un verre de *Cuvée Mythique*, alors elle a décidé de prendre le volant et de ramener en premier mon grand-père Robert : c'était presque sur le chemin. Après, elle a décidé de prendre l'autoroute parce que les saleuses, en ce 24 décembre 2007, étaient passées et que c'était moins dangereux de rentrer par là. Quand nous sommes arrivés devant l'immeuble de mon frère, comme je sortais pour m'asseoir à l'avant, j'ai clairement vu les trois chats sur les cinq qui restaient. Je ne m'étais pas trompée sauf pour Pistou : c'était en fait Manfred ; je ne l'avais pas reconnu à cause de la queue. J'ai dit au revoir à mon frère et mes parents lui ont fait un signe par la fenêtre. Il ne restait plus que mon père, ma mère et moi dans la voiture. Ma

mère a allumé la radio qui rediffusait la messe de Noël du 24 décembre 2007 et une *Brunette double*. Quand nous sommes arrivés devant chez nous, une voiture occupait notre parking. C'était tard et nous étions fatigués. Alors mon père a dit qu'il voulait se coucher ; qu'il avait trop mangé et qu'il n'aimait pas les fêtes où on ne faisait que de manger et ma mère a klaxonné parce qu'elle voulait se garer sur notre place de parc. Ensuite un monsieur nous a regardé depuis le balcon et il est descendu pour déplacer son véhicule. Ma mère l'a remercié. Quand nous sommes sortis de la *Peugeot 306* blanche d'occasion, ma mère a pris l'ascenseur et mon père et moi sommes montés à pieds parce que mon père ne fumait plus. Ensuite ma mère a allumé la télé et a mis le *dvd* de *François Silvant* que mon père lui avait offert le Noël dernier et mon père a regardé le premier sketch avant d'aller se coucher. Et moi, en ce 24 décembre 2007, j'ai mis mon pyjama et je me suis brossé les dents.

*Nadine Sauterel*

## D'OÙ JE VIENS

Je suis issue du désamour entre les hommes et les dieux  
Je suis le fruit d'une insidieuse conspiration  
Celle d'une pomme donnée par coquetterie  
Par misogynie.  
Je suis née le jour de l'immaculée  
Comme si la conception pouvait être maculée  
Je suis issue du fruit du désamour entre les dieux et les hommes  
De la crainte de l'homme  
Pour la femme.  
Je suis issue de l'espérance de la femme  
Pour l'Homme.  
Je suis née le jour de l'immaculée  
Comme si la conception pouvait être maculée.  
Je suis le fruit de la foi  
Je m'appelle Espérance  
Je suis le rejeton des hommes et des dieux  
La rejetée des cieux.  
Je viens de la terre  
Gaia est ma mère  
Je suis issue du désamour entre les hommes et les dieux  
Je suis le fruit de la connaissance  
Feinte  
Témoin de l'arrogance de l'homme  
Pour la femme  
Stigmate de la souffrance  
Pour les dieux  
Je suis née le jour de l'immaculée  
Comme si la conception pouvait être maculée.  
Masculines idées  
Masculines traîtrises  
Masculines violences  
Masculines anxiétés  
Aliénations féminines  
Soumissions féminines  
Féminines patiences  
Passion de la femme  
Pour l'Homme  
Désenchanté  
Je suis née le jour de l'immaculée  
Comme si la conception pouvait être maculée  
Je viens de la terre  
Gaia est ma mère  
Je suis le fruit de la foi  
Je suis issue du désamour entre les dieux et les hommes  
Je suis le fruit de l'amour entre un homme et une femme  
Celui des premiers jours  
De l'humanité.

*Nadine Sauterel*



## VIRAGE

Virage, observation. Mirage. Il y a des barrières de bois et de plastique électrique. Des ombres chinoises sur l'asphalte granuleuse au-dessous de la tour menaçante. Une voiture gris métallique comme une bête effarouchée apparaît et disparaît aussitôt dans le néant du quatre vingt quinze. Derrière, la tour de garde, menaçante, acérée. Boisson Müller VD 4236 contraint des chaussures bleues à se déplacer sur le talus, plus proche de la tour à l'œil visionnaire. Plus haut. Devant, une autre flèche qui fait front. Depuis plus de mille ans. Tout est calme. Non. Sous les pieds se meuvent trop d'énergies subtiles, de corps morts et trépassés, trépignés. Ils sont là, dans un silence lourd, oppressant. Ils veulent s'extraire de la fange par les pommiers, colonisant leurs vieilles racines. La guerre est froide mais imminente, reliques de briquet blanc entre les copeaux de bois. La guerre. La tour grise derrière, la flèche millénaire, devant. Le virage au milieu. Ombres de noisetiers dans la tranchée. Bruits de moteurs en sourdine. Vent et glas dans les branchages angoissés. Colline béante, témoin de luttes acharnées. Les arbres se soumettent avant la rébellion. L'Est, derrière, l'Ouest, devant. VD 139129 à toute vitesse rallie le Nord ou le Sud. VD 139129 m'a fait changer de poste et je vois, au loin, derrière le chêne – est-ce un chêne ? – et le poteau électrique allié de la tour menaçante, une autre lance, arme d'hast gigantesque au sommet ensanglanté. VD 275694 rouge passe et fait signe de la tête – VD 332634 le suit et sourit. La guerre est imminente, le savent-ils seulement ? En contrebas, au cœur du verger, une vache à la toison feu fait bouger sa queue, à droite, à gauche, balancier assassin du temps qui commence à manquer. Du bruit, du bruit, du bruit et les cigales s'en contre fichent. Ils arrivent, ils viennent ; le ciel se couvre autour des postes de gué. VD 333634 repasse. Ils sont là. Rayons de soleil blafards. Danse macabre de corbeaux croassant. L'heure approche. La tour exulte ; la tour brandit fièrement son dard, son sceptre mortel prêt à tout, face à la flèche crucifère, patiente et encerclée. Le vent entonne le thrène des gémissants. Noyers, aulnes, frênes et peupliers attendent, droits et fiers, le point de chute. Tout se dresse, bois vermoulu, clôtures, trèfles édentés, dents de lion, toits et cheminées. L'ombre a disparu, le bitume s'est grisaillé. En bas, le panneau interdit de stationner. Reste-t-il un espoir ? Le cheval à quatre pattes se fait contrevenant. Il s'avance fièrement sous le pommier qui fait face au pommier d'en face. Un autre cheval prend la route ; allié ? Aliéné ? Dans le virage, à droite à gauche. De quel côté ? VD 455082 Defender m'a presque heurtée - il m'a heurtée- je change de côté. Je vais voir ailleurs. Je monte, je me rallie pour faire face à la tour, pour faire front. Il fait froid. VD 143404 passe à tout allure et

fait sauter un bout de bois. Debout ! Je te fais face : je ne crains pas ton spatial bouclier. L'heure est proche. Je suis patiente. Derrière, tour infâme, ni femme, ni démon, tu creuses les sillons de la bataille, recouverte de machines de la mort bleues et rouges aux rouages mécaniques. Course contre le temps. La flèche du centre a le temps. Elle a l'éternité. Elle ne cédera pas ; je le sens. Trop vieille ou trop jeune, elle détournera sur toi les foudres, qu'en vain, tu jettes sur elle. VD 139129, des bruissements, des cloches et du sang. Le soleil entame la gigue de l'avant. Allié, aliéné ? Il persiste, il essaie, cercle parfait, blanc, derrière la fumée du ciel étourdi. VD 7589 : l'Appel de ralliement, la flèche de Salomon prend le commandement. Viens ! Pars ! De quel côté ? Virage, chantage. La route tourne au gré des vents. Klaxons. L'appel de l'autre bord. Tirillée. Deux minutes encore. Deux interminables petites minutes. Le soleil persiste, grimpe. VD7589 arrivera-t-il à temps ? Une minute encore. Le soleil gagne du terrain ; la tour menaçante est en train de brûler... Midi. Le soleil à son zénith, derrière les volutes de fumée. Les cloches sonnent, l'heure a sonné ! Le soleil a déserté.

*Nadine Sauterel*